Québec français

Québec français

À Chicoutimi

Un atelier d'écriture sur la SF

Élisabeth Vonarburg

Number 42, May 1981

La science-fiction

URI: https://id.erudit.org/iderudit/57164ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print) 1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Vonarburg, É. (1981). À Chicoutimi : un atelier d'écriture sur la SF. Qu'ebec français, (42), 82–83.

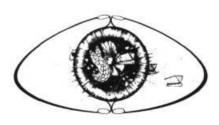
Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



A Chicoutimi Un atelier d'écriture sur la ST



par élisabeth vonarburg

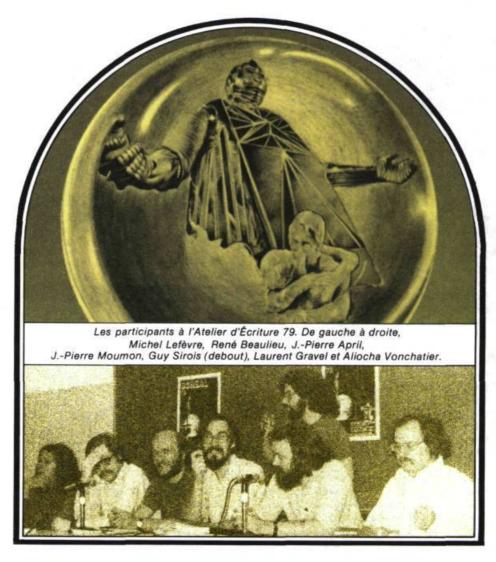


epuis plus de trois ans maintenant, je m'occupe de la direction littéraire de la revue Solaris: cela m'a obligée à lire, à commenter et à faire retravailler des textes

soumis par de nombreux aspirants écrivains. D'autre part, alors que je donnais un cours sur la science-fiction à l'université, plusieurs de mes étudiants m'ont soumis des récits de science-fiction. Comme je lis et j'écris de la science-fiction moi-même depuis plus de quinze ans, j'ai pensé qu'il serait intéressant et utile d'organiser au Québec un Atelier d'Écriture sur la S.F., selon le modèle des «Workshops» américains qui ont déjà plus de dix ans d'existence et qui donnent des résultats professionnels éclatants.

Motivation: écrire

Le premier atelier a eu un tel succès qu'il est devenu annuel, et qu'il en est maintenant à sa troisième année. Les participants ont plusieurs points en



commun: ils sont jeunes (en moyenne 22 ans), ils écrivent déjà ou ont écrit de la S.F. depuis un ou deux ans et ils désirent continuer à en écrire : certains ont déjà publié, soit dans une revue d'amateurs. soit de façon professionnelle; ce sont des lecteurs assidus - sinon exclusifs de S.F. Et ce ne sont pas des étudiants en lettres. En grande majorité, ce ne sont même pas des étudiants. Ils ont cependant été une bonne dizaine à venir et à revenir, parfois de fort loin, jusqu'à Chicoutimi où se sont tenus les deux premiers ateliers, et ce à leurs frais. D'où je dois déduire que la S.F. suscite une motivation particulière à écrire.

Pourquoi cette motivation?

La S.F. est perçue par les jeunes comme une littérature vivante, moderne, qui les concerne directement. En outre, en raison du niveau littéraire généralement assez moyen où se situe la majorité de la S.F. disponible en langue française, l'écriture de la S.F. paraît aux jeunes plus «facile» que toute autre écriture. Enfin, une croyance fermement enracinée voudrait qu'en S.F. idées

soient bien plus importantes que la

Ce qui frappe chez les participants des ateliers, c'est justement leur désir d'apprendre à « raconter des histoires », et leur peu de préoccupation, au moins dans un premier temps, pour le travail de l'écriture et du style... C'est ce qui a déterminé la procédure suivie dans chacun des ateliers: une approche très pragmatique, de la pratique vers un début de théorisation, jamais l'inverse. On apporte des textes qu'on a écrits, on en écrit d'autres, on les dactylographie (indispensable normalisation du signe), on les photocopie, on les lit, on les commente en essayant d'exclure les critères affectifs du type «J'aime/je n'aime pas», on les ré-écrit éventuellement, et le circuit recommence. C'est ce qui explique pourquoi, pour fonctionner efficacement, un atelier d'écriture doit être intensif : les nôtres ont duré respectivement une semaine et dix jours pleins, de 9h du matin à 17h (mais souvent 19 h), avec une pause à midi. Le prochain, à la demande générale, devrait durer deux semaines. Pour des raisons d'efficacité, les groupes doivent être

limités à dix ou douze personnes, de préférence d'un niveau assez homogène (avoir déjà sérieusement essayé d'écrire; connaître la S.F.).

Des règles, pas des recettes

Paradoxalement, malgré ce que j'ai dit plus haut sur la primauté des « idées » sur la «forme », les ateliers que j'ai animés ont aussi gardé leur cohésion, je crois, parce que l'accent y a été mis systématiquement sur la forme et les techniques, plutôt que sur les contenus. Cependant, il a toujours été spécifié aux participants qu'ils n'apprendraient pas de «recettes» pour écrire, qu'il n'en existe d'ailleurs pas, mais qu'on allait essayer de leur faciliter l'accès à l'écriture de la même façon qu'on indique à un joueur d'échecs débutant les mouvements des pièces sur l'échiquier.

Ceci implique évidemment qu'il existe un certain nombre de règles du jeu dans l'écriture, ce qui est difficilement niable. L'atelier aide à les apprendre rapidement: connaître une tradition, qu'elle soit formelle ou thématique, a l'avantage de raccourcir considérablement le temps perdu à tâtonner dans la redécouverte de ce qui constitue en fait des clichés (narratifs ou thématiques). Les clichés thématiques ne sont pas moins nombreux dans la S.F. que dans la littérature courante, mais, ici comme ailleurs, ils dépendent trop de la culture de chacun pour être réellement éliminés. Il n'en est heureusement pas tout à fait de même pour les clichés narratifs, ce qui en fait un bon point de départ pour un travail concret en atelier.

Puisque le but des participants est d'apprendre à « raconter des histoires ». l'essentiel du travail porte donc sur les structures narratives. J'ai utilisé comme cadre théorique les travaux de Gérard Genette (Figures III, éd. du Seuil). Ce travail sur la structure du récit a permis aussi d'assurer l'efficacité pédagogique de l'atelier: il est évidemment nécessaire, au moins dans une première phase du travail, qu'une consigne identique soit donnée à tous; ainsi le premier exercice de l'atelier 1980 a porté sur le temps du récit, et ses corollaires (différences entre le temps du récit et le temps de l'histoire; problème du narrateur); le second texte portait sur le point de vue narratif; le troisième, sur le dialogue. La rapidité avec laquelle les participants ont saisi, par la pratique, les différents problèmes de la narration. semble indiquer que la S.F. est un outil particulièrement adapté à cette fin. Une bonne partie de la S.F. est proche, en effet, par ses structures, du mythe et de ses dérivés, les contes de fées. On sait à quels résultats passionnants sont arrivés

V. Propp et ses disciples en étudiant la Morphologie du Conte (Coll. POINTS, Éd. du Seuil), autre ouvrage que j'ai utilisé dans la préparation des ateliers. Par ailleurs, la S.F. permet aussi d'explorer très vite les limites de l'écriture traditionnelle, par exemple dans le jeu des temps, (qu'advient-il de la chronologie de voyage temporel?) ainsi que le jeu des points de vue, de la focalisation (qu'en est-il quand on a affaire à des télépathes, à des personnalités multiples, à des machines, à des non-humains...?)

Le mythe de l'inspiration

Mais les principales lecons de l'atelier. les plus durables, je crois, se situent dans la pratique de l'écriture: on découvre qu'on peut écrire, et qu'on peut écrire sur commande, soumis à une contrainte extérieure, en dehors de toute «motivation profonde» (la fameuse «inspiration» romantique, mythe mortel). Les participants s'administrent ensuite les uns aux autres la seconde lecon. lorsqu'ils lisent les textes des autres et prennent connaissance de la lecture qui est faite de leurs propres textes. L'élément dynamique essentiel d'un atelier est justement ce « retour » immédiat dont un écrivain ne bénéficie normalement pas, et cette réduction de la distance habituelle entre émetteur et récepteur. «La chose la plus étonnante qu'on apprend dans un atelier d'écriture, c'est à lire» disait un des participants au premier atelier: niveaux de lecture, conflits entre décodage et encodage. distance inattendue entre ce qu'on a voulu dire et ce que le texte dit, bref les grandeurs et les misères de la communication.

On aborde donc les problèmes de la narration à la fois par la pratique de l'écriture et de la lecture. On pourrait croire qu'ils se compliquent dans l'écriture de la S.F., de problèmes spécifiques au « genre » : vraisemblance scientifique et présentation des informations scientifiques ou para-scientifiques nécessaires à la compréhension du texte. Mais en définitive, il suffit de retirer l'adjectif «scientifique» des deux expressions précédentes pour retrouver des problèmes inhérents à n'importe quel type de fiction: vraisemblance, compréhension factuelle, qui relèvent de la cohérence interne.

Une autre partie de l'atelier est consacrée à l'exploration de la créativité; on s'y emploie à faire découvrir aux participants les divers moyens d'encourager, de soutenir, voire de débloquer « l'inspiration » : procédé surréaliste du « cadavre exquis », procédés rousseliens, moins connus (mots piqués au

hasard dans le dictionnaire, soumis à un glissement sémantique par déformation phonétique, et formant des phrases développées en histoire). Ainsi, lors de l'atelier 1980, les participants ont eu à écrire une nouvelle d'au moins 15 pages à partir de mots tirés au sort dans trois catégories assez arbitrairement étiquetées: humaine, naturelle et scientifique. (Par exemple mythe/temps/exogamie: vengeance/rouge/parturition; ou langage/feu/éclipse...) Non seulement les participants ont-ils eu la surprise de parvenir à écrire un long texte à partir d'une thématique imposée, (et non d'une forme), mais encore ont-ils eu le plaisir (rassurant) de constater que chacun avait malgré tout écrit, sous la contrainte, un texte très personnel.

Une autre expérience intéressante est celle du texte écrit en collaboration, où deux partenaires (unité minimale de collaboration) peuvent prendre conscience, parfois de façon décisive, de ce qui constitue leur voix propre, avec ses forces et ses faiblesses. Inversement, il se passe aussi, pendant un atelier de type intensif, des phénomènes de groupe assez frappants, des contagions non seulement thématiques mais stylistiques, non concertées, qui peuvent parfois aboutir à de véritables métamorphoses et qui montrent bien aux participants que les processus de la création sont bien plus riches et complexes qu'ils ne le pensaient au départ.

Notes

Élisabeth Vonaburg rédige dans la revue Solaris une chronique intitulée «Écrire de la fiction». Cette chronique aborde les problèmes de narratologie et d'écriture traités sous une forme intensive lors de l'atelier annuel.

Les personnes intéressées par l'expérience de l'atelier peuvent communiquer directement avec Élisabeth Vonarburg à l'adresse suivante: 266, rue Belleau, Chicoutimi, G7H 2Y8. En 1982, cet atelier pourrait se tenir à Montréal.

Lectures complémentaires

APRIL, Jean-Pierre, «Ça écrit à Chicoutimi», in Solaris, 28, août-septembre 1979, pp. 25-27.

GENETTE, Gérard, Figures III, Paris, Le Seuil, 1972, 285p. (Poétique).

LONGYEAR, Barry, Science-Fiction Writer's Worshop 1 (An Introduction to Fiction Mechanics), Philadephie, Owlswick Press, 1980.

PROPP, Vladimir, Morphologie du conte, Paris, Le Seuil, 1970, (Poétique).

SERNINE, Daniel, «Atelier d'Écriture 1980», in *Solaris*, **34**, août-septembre 1980, pp. 24-26.